

Ce que peint Laurence Granger ne se laisse pas déchiffrer *aisément*. Cela tient d'abord à sa façon d'armer la peinture en déchirant des feuilles de papier sur la toile. Cela tient aussi à ce que de telles propositions picturales, énoncées en *termes voilés*, procèdent d'une remarquable *opacité*.

De fait, un temps d'expectative est nécessaire avant que n'apparaissent les signes tangibles d'une animation singulière, l'intervention de figures, mais se définissant par *soustraction*. On relève ici et là les traces de leurs passages, les mesures de leurs empreintes. On tente de cerner leur position, d'évaluer leur nombre. En vain s'efforce-t-on de les identifier. Toute tentative de reconnaissance doit être ici écartée. C'est à peine si le papier lacéré laisse deviner l'ébauche possible d'un corps, le contour suggéré d'un visage.

Laurence Granger tranche dans le *vif du sujet*. La tension qui en résulte est, dans un premier temps, seule perceptible. La discrétion des couleurs, la subtilité du dessin, l'agencement inédit des plans, font que le regard doit opérer par *accommodations successives* à la surface de la toile et que ce qu'il saisit lui reste quasiment *indescriptible*. Mais pas impraticable : chaque peinture, sur toile ou sur papier, indépendamment de ses dimensions, constitue en effet comme la coupe fine d'un tissu vivant dont le prélèvement physiologique aurait été effectué selon un protocole particulier (angle d'incidence variable, niveau de profondeur, etc...) et détermine l'un des plans de lecture d'un *sujet* que nulle référence ne vient éclairer.

Le peintre voit ce qui à première vue est invisible au regardeur. Il n'imité pas la nature, mais l'augmente à son insu, par un dispositif nouveau mis à jour sur la toile. Il puise au-dessous de l'horizon, là où les figures se font et se défont dans une *lumière noire*. Ce que peint Laurence Granger n'est pas synonyme de fenêtre. Que le ciel – comme le papier – volontiers se déchire, ne donne en rien l'indication d'un paysage, ou alors il s'agit d'un *paysage intérieur*. Il n'est pas douteux, toutefois, que le regardeur s'y trouve *changé*, submergé par la certitude que ce qui précède ne lui est plus d'aucun secours et que la suite est imprévisible.

Alors son seul recours consiste à suivre le trait initié par la main du peintre, son parcours aléatoire qui tantôt se détache sur un fond, tantôt s'y perd, le creuse et, surgissant à nouveau, prend la verticale du tableau. La perspective devient indifférente. Seule demeure en lui la conscience aigüe du glissement silencieux – mais continu – des formes déployées à *distance*.

Bernard Zürcher
Décembre 1992